

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 43 (1905)
Heft: 46

Artikel: Lo conto d'au Craizu : [coq-à-l'âne en patois de Pully] : [fin]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-202804>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

sa tournée achevée, en blouse blanche, son chapeau de paille sur la nuque, son sac vide au côté, regagnait son domicile. La voix publique l'avait surnommé Tomate, allusion délicate, mais transparente, à l'insolente coloration de son nez. Mais le facteur jouissait de ce teint en tout bien, tout honneur ; on était rougeaud, dans la famille, de père en fils, rougeaud et farceur, et bruyant, et complaisant, avec, toujours, sur la langue, le mot drôle qui déride et donne du plaisir à vivre...

... Tomate s'avancait d'un pas guilleret, sa canne à la main, tout en sifflant entre ses dents : *Sempach, champ semé de gloire.* A la vue des dormeurs allongés derrière la haie, il s'arrêta net et médita quelques instants. Il commença par faire frétiller sa canne dans les buissons de la haie pour imiter l'inquiétant glissement d'une vipère sur les feuilles mortes. Mais ce bruit demeura incompris et les ronfleurs, impassibles, poursuivirent l'exécution de leur symphonie.

— Nom d'un chien ! murmura le facteur... On jurerait des crapauds autour d'une gouille !

Et, après une nouvelle tentative et un nouvel insuccès :

— Ils se croient au sermon, ces gaillards ! ... On ne peut plus les réveiller. Dommage que je n'aie pas une bouteille sous la main. Au tac du bouchon, ils seraient vite sûrs leurs piautes !

... Le facétieux facteur recueillit quelques petits cailloux. D'une main libérale, sans parti-pris, il les dissémina sur le groupe. Noverraz, et par deux fois, reçut un projectile sur le fond de son chapeau. Le Dzozet fut torpillé et Potterat lui-même qui, maintenant couché sur le ventre, menaçait le ciel, fut successivement atteint à la poype et à la ligne de flottaison... Alors, satisfait, le facteur se dissimula derrière la haie pour savourer le réveil imminent.

Noverraz, le premier, se dressa sur son séant et contempla la nature de l'air d'un matelot abandonné sur une île déserte. Puis, pour s'éclaircir les idées, d'une voix pâleuse, il marmonna une phrase indistincte et, des deux poings, se frotta les yeux avec une sombre véhémence. Le dragon et le Dzozet, bouche ouverte, projetaient devant leurs pieds, à vingt pas, un regard vitreux, dépourvu d'une notion claire de la réalité. Puis, tous deux, d'un air faible, ils baillèrent et se grattèrent la poitrine, longuement. Potterat, lui, tardait infiniment à recouvrer ses esprits : ce sommeil, à la grosse chaleur de midi, l'avait littéralement anéanti et il se sentait la tête lourde, les mains en feu, la bouche sèche, la nuque raide, les reins endoloris, tout cela distinct et pourtant fondu dans une impression générale de malaise intense. Le commissaire ne se souvenait pas d'avoir jamais éprouvé une sensation aussi intolérable. Après avoir longuement fixé, très loin, un arbre qu'il ne semblait du reste pas voir, il dit enfin :

— Charrette !... on vient rien abruti à dormir su ce pré !...

— Et pi que le soleil a tourné ! poursuivit Noverraz. Il claire d'oblique, maintenant... J'ai la tête toute fricassée...

— Et pi moi !... soupira Potterat.

Puis, pour donner le change sur les motifs de ses gémissements :

— Moi, j'ai été rongé par les fourmis en première !...

— Ma foi !... riposta le dragon. Savez-vous pas les attraper par les pattes de derrière et les assommer contre un mur !...

— Oh ! En fait d'assommée, poursuivit Potterat, je ne sais pas s'il a passé un bon oiseau par là-haut, mais j'ai reçu un rude pétard dans le dos !

— Et moi, donc !... dit Noverraz. Mais qui est ce qui rigole par là ?... Charrette !... regardez-voir là-derrière... Pardi ! c'est cette rr...

rosse de Tomate... Allez ! sors seulement, on t'a assez vu !... Veille-toi voir : avé ton nez, tu vas mettre le feu à la haie...

La face du facteur émergea alors des taillis, fendue, dans toute sa largeur, par un rire muet :

— Pardi !... sans moi vous étiez emmodé là, jusqu'à dix heures ce soir !...

— Dis donc, sacré Tomate ! c'est que nous, on a travaillé ; nous, on a commencé à trois heures ce matin ;... ce n'est pas comme toi qui te fais payer par la Confédération pour te royaumer sur les routes, toute la sainte journée, à espionner le monde !...

— Causez seulement, va !... Vous vous y mettriez les troisses que vous ne feriez pas mon ouvrage...

Mais Noverraz marcha droit à la plaisanterie traditionnelle :

— Dis-voi, Tomate. C'est-il à Lausanne que tu t'es acheté ton nez ?... Ce qu'il y a de sûr, c'est que tu te tiens le plus beau dahlia de la commune. Il a bien dû te coûter dans les dix-douze mille francs !...

— Pardi !... Même davantage... Seulement, pour les y mettre, fallait les avoir, et j'aime encore mieux placer mon argent là-dessus que sur le Panama... On a au moins toujours sa fortune à portée de la main... .

— Et pi ça te fait des économies : quand tu te promènes à bicyclette, la nuit, tu n'as seulement pas besoin de falot... Et puis pour allumer ta pipe...

— Bien sûr !... sans compter tous les autres services qu'il me rend !... Oui ! mais je m'ensauve... C'est pas le tout que de babiller... Au revoir...

— Oui, on va se remmoder aussi !... Salut !... au plaisir...

Et, le dos un peu voûté, à pas lents, les hommes retournèrent au travail pendant que le facteur, d'un pied agile, sifflant toujours la *Marche de Sempach*, longeait la haie et franchissait le pont sur le ruisseau.

BENJAMIN VALLOTTON.

Lo conto d'au Craizu.

Vo sarai don onco, et sta est la plie fortia,
On dzor que la Zabet iré sur noutra porta,
L'étai l'hiver passâ que fasai stu grand fria,
Yô on na savai plie yô sé catzi lé dai,
Stu cor s'approuulta, et poui sen deré porquié,
Apré quoquio résous, adon que l'ai marmotté,
Et avai fôlé tor que font té Tzarlatans,
Volliai fourra sé dai deden son catzemán....
Dité lo don, Messieux, ty per votra conchence,
Se c'en est onn-acchon ?

Se lo Souverain dit que c'en sait onn-acchon,

Pachence !!

Vaitzé on ôtro tor que l'ai fe l'an passâ,
Au qué n'e jamé pû dé san frai repensâ ; —
Lé fellie et lé valets s'étain boutâ en téta,
De s'allâ promenâ on certin dzor dé fêta :
Coumen l'étian setiet au coutzet d'on recors
Stu grivois l'embrassé per lo matin d'au cors.
Noutra fellie qu'êtai dé couta ly setaïe,
Est, den lo mémo ten, to d'on cou renversaye
Et poui, bredin, bredâ, ... vo font lo batacu.

Tantou l'on est dézo, tantou l'otro est dessu.
Se bin que le montra, coumen vo paudé craire,
Dzerrotiré, dzénau,... to c'en qu'on voliai verré !
Apré avai risquâ dé sé fêre assomâ,

Le sé relaive-enfin avoué dou pi dé ná.
Dité lo vai, Messieux, ty per votra conchence,
Se c'en est onn-acchon ?

Se lo Souverain dit que c'en sait onn-acchon,

Pachence !!

Accutâ vai, Messieux, en vaitzé onna terriblia :
Le diablio n'en pau pâ fêre onna plie zorriblia.

Vo prend de la verraire, et la pilé au mortai,
Que lo diablio l'ai pouisse dincé pilâ dé !!
Et poui, l'apporté c'en den lo liy dé ma fellie,
Yô vo la dépouaira dû la tête à la grellie,

Quand l'ai penso, Messieux ! là, se vos avia vù
L'état yô sé trova adion son pourou tiu !!!!
Vos arai fê pedi, lo pouro miserabilo !

L'énocen ne dai pâ pâti por lo coupabilo.

L'é portant dza garri, mâ de cen lo men
Que nos en a cotâ d'on bio pot d'égazen.
Dité lo vai, Messieux, ty per votra conchence,
Se c'en est onn-acchon ?

Se lo Souverain dit que c'en sait onn-acchon,

Pachence !!

Lo conto d'au craizu per yô yé-quemenci
Ne vos a pas été onco fê à demi.

Mé vé vo lo fini. — Messieux, vo paudé crairé
Qu'onna né que défio qu'on tza ussé pu vairé,
Stu grivois venie avoué de sés amis,

Enveron la miné que n'etiâ ti drumis

Hormi noutra Zabet que sé pudzive-oncra.

L'ai crié, veni vai, vers mé on pou tot-ora,

Vos en prio, Zabet ! yé oquié de pressent

A vo comenicia ; maude sai que vo ment !

Noutra fellie qu'à zu dé sa première enfance
Por ti lé grands valets qué trau dé complisance !
Car, izin dé bouma race (à c'en que tzacon dit)
Tzace soven solet sen qu'on l'ossé dressi.

Sen sé fér pressâ, le revît son cheurtzo

Et déchent vers stu cor qu'etai à noutron poertzo.

To lo drai soubouy pas, car stu fin compagnon,

Apré l'ai avai fê quoquie fossé caressé,

L'ai de que l'étaï ten dé fér dé promessé.

Que le dévai alla tzi son cousin Debret,

Yô troverai d'ai plommé et l'écretéro pret :

Que n'arai qu'à signi et que le dévai crairé

Que quand c'en serrai fê l'ai baillerai bin d'airé.

Tot en l'ai dezen c'en l'empougné per lo bré,

Fasen ti sé zeffor por la fê alla lé.

Medai, quand le ve cen, le sé su bin défendré

En lo graftougnen fer, l'ai dezen pi qué pendré.

Le cria, paire ! paire ! apportâ lo craizu !

El dé vout'autra man ne veni pas vouaisu.

Sauto fro dé mon liy sen boutâ mé culotté,

Prennio on bon bâton, ne dio pas que c'en cotté.

Empougné mon craizu, frenno avô lés égrâ !!!

Savében qué stu cor ne m'en savai pas grâ.

Quand ye fû su lo poent d'entrâ deden l'allaye,

Mon grivois que chentai quoquie malapanaye,

En arrovent qué fit, devant que l'usso vû

D'on coup dé son zapé mé détent mon craizu,

Se bin que mé vailé sen verré onna gotta

Et poui, ma lampâ bâ que sé toumavé tota !

Dité lo don, Messieux, ty per votra conchence,

Se c'en est onn-acchon ?

Se lo Souverain dit que c'en sait onn-acchon,

Pachence !!

N'é pas lo tot ; — quand vi ma lampâ renversaye

Ye crû que ma Zabet étaï déshonoraye !!

Mé bouti à criâ, fêna, dépatze té

Et pren l'otro craizu, sauta frôu en pentet !!

Le mé crai. — Den dou sauts ma fêna sé présenté.

Stu compagnon qu'etai catzi derrai dé brenté

S'avancé to d'on coup, et s'en la respettâ.

Paï, — d'on coup de zapé vaitie lo craizu bâ !

Se ben que no vailé oncora sen lumière,

Sen savai yô allâ, crégien lés étrivieré ! —

A la fin, lo galand, apré tot c'en fracâ

Sé recoulli tzi ly, et s'en va sonica.

Content coumen on Rai d'avai vû noutra pouaire

Et de nos avai fê à ty veni la fouaire.

L'ai yé onco gâgnny on rhommo violen

Que m'a bin tormentâ et que mé prend sovent.

Hom. Hom. —

Dité lo vai, Messieux, ty per votra conchence,

Se c'en est onn-acchon ?

Se lo Souverain dit que c'en sit onn-acchon,

Pachence!!!! —

FIN

Gouvernement à tant l'heure.

Un original s'est amusé, paraît-il, à calculer, pour les différents pays du monde, ce que peut coûter une heure de gouvernement. Les chiffres relatifs à la France nous tombent sous les yeux ; il est intéressant de constater leur croissance rapide et désespérante pour les contribuables.

Sous Napoléon I^e, une heure de gouvernement coûtait 115,000 fr. ; sous Louis-Philippe, 150,000 ; sous la deuxième république, 103,000 ; sous Napoléon III, 249,000 ; de 1870 à 1880, 307,000, en raison des charges militaires de la guerre ; mais de 1882 à 1890, 403,000 !... Cette statistique démontre surabondamment qu'il ne faudrait jamais payer un gouvernement à